NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

97 N° 5 1975

Nécessité actuelle d'une démystification du «scientifique»

Jean-Dominique ROBERT (op)

p. 439 - 455

https://www.nrt.be/fr/articles/necessite-actuelle-d-une-demystification-du-scientifique-1163

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Nécessité actuelle d'une démystification du « scientifique »

SINGULIÈREMENT DANS LES SCIENCES DE L'HOMME

Le présent article ne vise pas à l'originalité ; il n'a d'autre prétention que d'introduire son lecteur à *quelques* questions particulièrement délicates et controversées ayant trait au problème apparemment paradoxal du grand mythe contemporain de la démythisation absolue, radicale et définitive. Notre intention est de rendre ici service tant à nombre d'hommes dont le champ de vision intellectuel risque de se voir indûment limité par un rationalisme stérilisant et scientiste qu'à pas mal de chrétiens traumatisés — c'est un fait — par les abus criants d'une certaine démythisation. Autant que personne nous voyons bien la nécessité d'une démythisation, son urgence et ses bienfaits libérateurs — mais dès là qu'elle est conduite dans les limites qui respectent aussi bien les potentialités créatrices de l'humanité concrète *en sa totalité* que la *spécificité* et les *exigences* d'une foi chrétienne intégrale et authentique.

Le lecteur se rendra vite compte — du moins nous l'espérons — que le problème d'une démythisation radicale et celui de la remythisation contemporaine sont connexes à la difficile question de l'objectivité scientifique totale qui, aux yeux de plusieurs, devrait être au travail dans les sciences de l'homme. Or, si la spécificité du type d'« objectivité » propre à de telles sciences fait problème, c'est parce que, dans leur recherche théorique, le choix de valeur semble devoir être toujours inclus, *sans possibilité d'échappatoire.* Mais s'il en est vraiment de la sorte, qui ne verra que la question de l'« objectivité » des sciences de l'homme s'articule à son tour à celle de l'idéologie ? D'ailleurs ne parle-t-on pas aussi aisément de la *démystification* de certaines sciences de l'homme que de leur *dé-idéologisation* — dans la mesure où celle-ci est possible ?

Un double phénomène

A notre époque — celle du soupçon, dont tout le monde répète que les maîtres sont Nietzsche, Freud et Marx — il semble de bon ton, et c'est d'ailleurs monnaie courante, de « démystifier » et de « démythologiser ». Sont mis *en question* et *à la question* : le *religieux*, l'*idéologique*, le *philosophique*, le *phénoménologique*, l'*esthéti-*

que. Or, il se fait que, depuis une bonne décennie, grossit un courant de mise en cause de la science et des sciences humaines en particulier, au moment même où, dans la masse du public dit *cultivé,* les sciences semblent de plus en plus acquérir les « vertus » du *religieux* et en accomplir certaines « fonctions ». Il faut bien avouer, en effet, que l'on se trouve aujourd'hui devant le paradoxe d'un double phénomène : celui de la « mystification » et de la « mythification » du scientifique, d'une part, et celui de la « démystification » de la science ainsi mythifiée, d'autre part. Il en est de nombreux indices ou témoignages, lesquels d'ailleurs nous parviennent de bords idéologiques très divers. Nous voudrions ici — et de façon un peu impressionniste — présenter certains de ces indices ou témoignages. On nous excusera de réaliser ce qui peut paraître et qui est effectivement, à certains égards, un « centon » ; que le lecteur y voie la volonté de laisser parler eux-mêmes les témoins que nous avons « convoqués ». Il s'agira ensuite d'analyser plus à fond et plus singulièrement quelques documents relatifs à la « mystification » et à la « mythification » actuelles des sciences et à la nécessité de réagir, après avoir indiqué la raison de ce double phénomène. Bien que souvent liées entre elles, la « mystification » et la « mythification » ne forment pas, on le sait, des concepts identiques. En gros disons que l'astuce suprême de certains est précisément d'instituer la mystification qui donne ou conserve le Pouvoir, en créant les circonstances (enseignement, mass media, etc.) qui font en sorte que les victimes elles-même finissent par se créer le mythe qui les rassure et les endort. Ainsi la mystification suprême, de la part du Pouvoir, résidera dans tout ce qui suscitera, d'une manière ou d'une autre, un mythe de la science exaltant ou « sécurisant » selon les cas — ou les deux à la fois !

Pour m'assurer qu'entre le lecteur et moi il n'y aura pas ici maldonne, je tiens, avant toute démarche, à proclamer qu'il n'entre nullement dans mes intentions de chercher une mauvaise querelle à la science *authentique,* le tout étant cependant de savoir si, où, quand et comment la science et le *scientifique* peuvent se considérer comme tels. Il faudra passer entre le Charybde d'une condamnation absolue de la science comme intégrale « mystification » et le Scylla d'une naïveté qui croirait encore en la « neutralité » de *la science* et *du* « scientifique » ! Il faudra donc accepter *à la fois* : que la science sourd du magique et de l'idéologique ; qu'elle s'efforce de s'en séparer ; qu'elle reste toujours — en fait sinon en droit — susceptible d'une idéologisation et d'une « mystification-mythification » qui empêchent de croire à une espèce d'*en soi* du « scientifique ». Bref, qu'il soit bien clair dans l'esprit de mon lecteur que j'admire l'esprit **scientifique dans ce qui l'anime au plus profond de lui-même ; que**

j'apprécie au plus haut point — malgré l'ambiguïté dont ils sont tous prégnants — les « résultats » de la science ; enfin, qu'à mes yeux un rappel — qui ne sera pas mon fait, mais celui de témoins compétents et crédibles — des limites *intrinsèques* de la recherche scientifique en tant que telle n'enlève rien de sa valeur, *au niveau qui est le sien* — dès là, donc, qu'on ne la hausse pas au point d'en faire le sommet ou l'*unique* voie pour l'esprit humain dans ses efforts vers la lumière.

Divers témoignages

1. Un premier témoignage éloquent s'énonce dans un texte de C. Castoriadis, tiré du volume 17 de la remarquable et très récente *Encyclopaedia Universalis* (1973), au paragraphe 1 de la section intitulée *La crise de la science moderne et le progressisme scientifique* : « Il faut donc reprendre l'interrogation théorique du savoir scientifique sans ignorer que, ce faisant, on heurte de front la représentation commune que le public cultivé et l'autre se font aujourd'hui de la science. En effet, par un de ces paradoxes auxquels l'histoire a accoutumé jusqu'à la nausée ceux qui ne se contentent pas de la subir, l'époque contemporaine, incertaine de tout, aime se croire certaine au moins d'une chose : de son savoir » (p. 44). Certes des hommes éprouvent un grand malaise devant ce que le nazisme put faire de la science, ou devant les brillants éclairs d'Hiroshima et de Nagasaki ; ils savent que les avions qui ceinturent la planète de leurs vols emportent avec eux des engins de mort ; ils savent que la pollution existe, mais le mythe de la science reste pour la plupart intouché ! En bref, donc : « la nature, la valeur, l'orientation, le mode de production et les produits » de la science « paraissent au-dessus de toute discussion, dogmes qui ne diffèrent en rien, quant à la solidité et au mode d'adhésion subjectif, des dogmes religieux qui régnaient naguère. De même, en effet, que seuls des esprits illogiques ou pervertis pouvaient contester la virginité de la Vierge, qui se démontre en étant énoncée, seuls des gens qui ne comprennent pas ce que les mots veulent dire pourraient contester la scientificité de la science. Or, aujourd'hui, affirmer la scientificité d'une entreprise, c'est dire son excellence. L'homme de la rue et les vedettes de l'esprit contemporain partagent une seule et la même certitude absolue. Le « Je = Je » de Fichte se dit aujourd'hui : la science est science. Le paradoxe est d'ailleurs double. Car l'idéologie scientiste triomphe dans la société et s'en empare au moment même où elle commence à s'évanouir dans sa patrie d'origine et où, pour les scientifiques eux-mêmes, devient manifeste la mort de la science telle que l'Occident l'avait rêvée depuis 1600 et presque crue réalisée vers 1900 : la science galiléenne » (p. 44-45). A cela C. Castoriadis

ajoute : 1°) : « Le progrès scientifique est en soi un problème de première grandeur — et certainement pas scientifique » (p. 45) et 2°) : « l'incertitude est devenue mise en question et crise de l'armature catégoriale de la science, et renvoie ainsi explicitement l'homme de science à l'interrogation philosophique » (p. 45) !

2. Le même volume de l'*Encyclopaedia Universalis* nous offre un autre témoignage. Dans sa contribution intitulée *L'ère de l'idéologie,* Cl. Lefort, d'un autre point de vue, signale le « phantasmatique » et l'« imaginaire » bien spécifiques qu'engendre aujourd'hui la diffusion d'une certaine « représentation de la science » ; et ce spécialement sous le couvert des sciences humaines. Il se répand de la sorte une « *fiction* nouvelle » (p. 94) de la science qui dissimule le Pouvoir et ses détenteurs sous l'« *illusion* d'une norme impersonnelle » (*ibid.*). Cl. Lefort note, en plus, le rôle assumé en l'occurrence par la psychologie, dont l'action est ici « décisive » (*ibid.*). C'est elle, en effet, qui finit par créer l'idée de décisions qui viennent de *la Science* : « puissance neutre et anonyme » (p. 95) ! En suite de quoi il ajoute ce passage si vrai et si révélateur : « Impossible encore de ne pas scruter la grande mise en scène de la scientificité qu'élaborent la radio, la télévision et la presse écrite. L'incantation à la communication sociale se double d'une incantation à l'information. Comment sous-estimer l'emprise du savoir des experts, ou des petits commis de la vulgarisation scientifique, qui dispensent jour après jour la vérité sur l'éducation des enfants, par exemple, sur le couple, sur la sexualité, sur les secrets de l'organisme ou sur ceux de l'espace ? Ce n'est pas seulement la magie de l'entre-nous qui rend tout dicible ; c'est celle de l'objectivité » (p. 95).

« Magie de l'objectivité » d'une décision *neutre* et donc juste (!), ne la retrouve-t-on pas partout et ne recouvre-t-elle pas, *à gauche comme à droite,* tous les abus de pouvoir ? Cette illusion et la confiance, mieux, la foi qu'elle engendre ou implique, ne valent-elles pas tous les « opiums des religions » de jadis ? D'autant plus, comme on le verra plus loin, que le Pouvoir lui-même se remythifie souvent, d'une façon ou d'une autre, pour rendre à l'autorité le soutien que lui apporte de moins en moins la religion au sens classique du mot. Car la sécularisation, en un sens, coïncide parfois avec une nouvelle foi et un nouveau mythe de l'Autorité et du Pouvoir !

3. Cela paraît d'autant plus vrai et plus évident, *pour qui sait regarder,* que la science finit, chez beaucoup, par devenir un vrai substitut de la religion. Que de gens aujourd'hui « *croient* en la science » ! Nous allons apporter plusieurs témoignages de ce fait irrécusable. Et, pour commencer, celui d'un épistémologue actuel peu connu sans doute en France, mais qui fait autorité dans les

pays nordiques et anglo-saxons : Gérard Radnitzky, auteur notamment d'un ouvrage en deux gros volumes et d'un excellent article récent paru en français dans les *Archives de Philosophie* [1].

Voici un extrait de cet article où G. Radnitzky parle du *scientisme*. Il est, écrit-il, « la *croyance dogmatique* que le mode de connaissance appelé « science » mérite seul d'être appelé connaissance, et aussi sa forme vulgarisée — la croyance que la science pourra éventuellement résoudre tous nos problèmes, ou tous nos problèmes « sensés ». Cette croyance repose sur une fausse image de la science. Beaucoup de philosophes importants, depuis Nietzsche jusqu'à la *Krisis der europäischen Wissenschaften* de Husserl en 1936, jusqu'à Apel, Whitehead, Gabriel Marcel, jusqu'à Kockelmans, Apel, Gadamer, Habermas (...) ; Kisiel et d'autres ont regardé le scientisme comme « la fausse conscience fondamentale de notre époque ». En dévoilant que l'image de la science sous-jacente au scientisme est fausse, et aussi en montrant que l'empirisme logique a certainement entrepris la tâche philosophique d'énoncer un certain idéal de la science — idéal qui a des relations obvies avec le scientisme — mais n'a apporté aucune contribution à notre connaissance sur la recherche, la théorie de la recherche (c'est-à-dire la *théorie* que veut établir Radnitzky) peut aussi contribuer à *protéger notre environnement intellectuel* » (p. 58-59 ; souligné par nous) !

4. Qu'un scientifique — car la recherche de G. Radnitzky se veut scientifique et elle l'est — en arrive à déclarer, en 1974, qu'il faut préserver « notre environnement intellectuel » de la fausse foi en la science pourrait paraître piquant : la chose nous semble plutôt révélatrice de la gravité de la situation ! Un livre vient actuellement, à sa façon, de faire le point en la matière. Il a pour titre : *(Auto)-critique de la science* (Paris, Seuil, 1973). Les auteurs, A. Jaubert et J.-M. Lévy-Leblond, dénoncent le mythe de *la* science et de son « objectivité ». Car il n'y a pas une science qui soit *la* science « véritable », « réelle », « objective », la « connaissance universelle », « valable pour tous les temps, tous les lieux et pour tous » ; en un mot, la « *seule* connaissance » ; celle qui, alliée à la technologie issue de la science, pourra « résoudre les problèmes de l'homme... même les problèmes humains » (p. 46-61). Tout cela, ce sont les mythes du *credo* scientiste, rien de plus. Tout cela aussi n'est certes pas neuf,

---

1. L'ouvrage est intitulé *Contemporary Schools of Metascience*. I. *Anglo-Saxon Schools of Metascience*. II. *Continental Schools of Metascience. The Metascience of Human Sciences Based upon the « Hermeneutic-Dialectic » School of Philosophy*, « Studies in the Theory in Science », Edit. H. TÖRNEBOHM, 2-3, Scandinavian University Books, Göteborg, Akademi forlaget, 1968. L'article *Philosophie de la recherche scientifique* a paru dans *Arch. Phil.*, 1974, 5-76.

mais n'est-il pas symptomatique que l'on doive le redire *aujourd'hui* et mettre les gens en garde ?

5. Voici, venu d'un autre horizon, le témoignage de Kostas Axelos. Jean Lacroix résume en ces termes un aspect de la situation présente telle qu'elle apparaît aux yeux de l'auteur de *Horizon du monde* (Paris, Ed. de Minuit, 1974) : « Aujourd'hui, mythologie et technologie se sont rejointes. La philosophie est remplacée par l'activité techno-scientifique du dernier absolu : l'Homme. Ces horizons, originairement mythologiques, devenus techno-scientifiques ou plutôt mytho-techno-scientifiques, sont mobiles et fuyants, à la fois animés et broyés par le jeu du temps. Le nihilisme lui-même, tel que l'a analysé Nietzsche, se dégrade en quelque sorte. S'ouvre une période qu'Axelos appelle post-bourgeoise et post-gauchiste : on va vers l'ennui, la frustration, le temps vide et le désoeuvrement » (*Le Monde*, 7/8 avril 1974, p. 15).

Dans le précédent témoignage, ce qui importe à notre propos, c'est la manière dont est soulignée l'emprise du mythe « techno-scientifique ». Il est urgent en effet de bien se rendre compte d'un phénomène de « remythisation » qui est en train de s'accomplir et qui, même, à certains égards, s'intensifie actuellement. Les racines en sont multiples. Mais quand le mythe de la science s'effondre, c'est une démystification de la science elle-même, par un certain « désenchantement » à son égard, qui conduit à plusieurs genres de mystiques nouvelles ou de nouveaux mythes. Contentons-nous, pour l'instant, de constater le fait. Les « jeunes », en particulier, se cherchent des voies nouvelles et finissent toujours par rencontrer sur leur chemin religions orientales — souvent mal interprétées —, méditations de toute espèce, mystiques, magies, spiritismes, astrologies, etc. Ils ressentent le besoin de symboles, de rites et de liturgies. On a d'ailleurs écrit un livre révélateur sur *Le retour des astrologues* [2].

6. Un excellent historien des religions, qui est en même temps un épistémologue très au fait des différentes méthodes à mettre en œuvre pour cerner le phénomène religieux de façon vraiment scientifique, a consacré plusieurs pages au phénomène de la « remythisation contemporaine ». En 1973, dans son livre : *Pour une science des religions* (Paris, Seuil), Michel Meslin écrivait : « Il apparaît que notre monde technicien et pragmatique nous met constamment

2. Il s'agit d'« Une enquête-diagnostic » de Philippe Defrance, Claude Fischler, Edgar Morin et Lena Petrossan, Paris, Club de l'OBS (*Nouvel Observateur*), Cahier n° 3, 197. Jusqu'où peut aller l'*usurpation* du titre de « science » et — paradoxalement, à première vue du moins — de celui d'« église », en même temps que l'escroquerie organisée en leur nom, cela se révèle à plein dans la californienne « Church of Scientology » ! A cet égard voir les pages révélatrices d'un petit hebdomadaire belge, *Le Journal d'Europe*, 15 avril 1974, p. 41-45.

en présence de résurgences mythiques qui se manifestent dans les conduites collectives et individuelles de nos contemporains, même si ces derniers entendent, pour un grand nombre, vivre dans un univers désacralisé » (p. 248). En d'autres termes : « nous découvrons quotidiennement, à travers les conduites individuelles comme dans les politiques des nations, une exigence mythique constante » (p. 250). Il semble, dès lors, que se pose finalement la question de « savoir si, au-delà des réactions intellectuelles et rationnelles de l'esprit humain », n'existe pas, dans l'homme, « une véritable fonction mythique » (p. 247). Par ailleurs, il faut noter que « ce renouveau contemporain de l'univers mythique est en très grande partie nourri par les mass media » (p. 248) !

On pourrait évidemment se demander quelle est la « fonction » d'une telle fonction — ce qui serait, d'une certaine manière, rechercher quelques-unes de ses causes. C'est bien ce que la suite de nos enquêtes nous amènera à considérer plus en détail dans d'autres sections de cette *approche* des problèmes de la « démythisation-démystification », en connexion avec la « remythisation-mystification » contemporaine.

Il serait sans doute nécessaire, dès à présent, d'attirer l'attention du lecteur sur le fait qu'un secteur entier du scientifico-technique peut se démystifier ou se démythifier, alors qu'un autre est précisément en train de faire le contraire. Ainsi, c'est, semble-t-il, au moment même où le scientifico-technique des sciences naturelles, telle la physique, perd tout ou partie de sa valeur de mythe comme aussi son pouvoir de mystification que des secteurs entiers de sciences de l'homme (surtout écologie humaine, ethnologie, sociologie, psychologie, psychanalyse, psychiatrie) prennent le relais. Cela d'ailleurs pour un temps, car si des masses restent encore « sous le charme » de certaines d'entre elles, que de démystifications ne se sont-elles pas déjà accomplies aux yeux de ceux qui « savent » (au moins de certains d'entre eux) ! Et, dans le cas du désenchantement affectant même les sciences humaines — comme chez de jeunes Américains —, on sait que le mythe reprend sa force sous la forme de plusieurs mouvements variés de retour à un *religieux* souvent plus ou moins frelaté. Comme si l'homme avait besoin du mythe comme de pain, si bien que, privé de telles espèces de mythe, il s'en recrée spontanément d'autres [3].

---

3. Le désenchantement de tant d'hommes et, pour commencer, de bien des scientifiques eux-mêmes, à l'égard de certains progrès scientifico-techniques se trouve marqué par quelques petites phrases du *Liminaire* que Louis Leprince-Ringuet consacre à son livre *Science et bonheur des hommes* (Flammarion, 1973, p. 8) : 1. « Il y a quinze ans la science était bien sacré ». 2. « Maintenant quelle immense distance nous sépare de cet âge d'or de la science » ! 3. « A

7. Qu'en tout cela il soit question de problèmes qui sont à la une de la « production » intellectuelle d'aujourd'hui, nous n'en voulons qu'un dernier indice. Les rationalistes connaissent bien la revue *Raison Présente*. Elle fit peau neuve il y a quelques années et en était à son numéro 29 au début de 1974. Dans leurs efforts de renouvellement, les responsables entendent pratiquer l'*aggiornamento* (!) de positions dont la présentation était devenue aussi désuète que certains discours de type ecclésiastique qui avaient jadis servi de cible au rationalisme. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que soit abordé sur un ton assez différent le problème du mythe et de sa fonction, eu égard à la re-mythification contemporaine qui ne peut échapper à personne. On voit donc le rationalisme se pencher sur le mythe avec une attention à laquelle on n'était guère habitué. Dans le numéro 28 (1973), la rédaction accueille un article à cet égard assez révélateur. Nous en soulignerons deux passages. Toutefois, il est utile de le dire auparavant, la rédaction crut bon de faire suivre l'article en question d'une note qui, entre autres choses, disait ceci : « Quant au problème du mythe et plus généralement de l'irrationnel, disons tout de suite que, dans cette revue, nous ne l'avons jamais *rejeté au néant* ». Déjà Maurice Caveing disait dans une étude qui préludait à la fondation de *Raison Présente* : « Il y a des raisons qui font que les hommes se conduisent et pensent irrationnellement et il s'agit de dégager ces raisons. S'il est vrai que tout, en droit, sinon en fait, relève de l'explication scientifique, alors il n'y a pas d'irrationnel irréductible, même s'il est vrai que l'irrationnel est sans cesse réengendré au cours de l'histoire, remplissant probablement dans les sociétés humaines une fonction qu'il y aurait lieu de définir avant de songer aux moyens de la limiter » (p. 69). C'est de cette fonction du mythe que parle donc Charles Maignial dans l'article intitulé : *Intelligibilité du changement* (p. 43-68). Il y dit deux choses qui importent à notre propos : 1°) La science nous apprend « la continuité entre le mythe et la pensée rationnelle » ; 2°) « la raison critique, la science, la politique doivent commencer la démystification nécessaire par une interrogation du mythe ». « Le rationalisme ne sera efficace dans sa passion pour la société pacifique gérée librement par des hommes libres, que quand il ne feindra plus de rejeter l'irrationnel au néant » (p. 67).

Nos premières approches des problèmes seraient incomplètes si nous n'appelions pas à la barre des témoins des hommes qui par

---

présent il s'agit d'une véritable angoisse planétaire ». Sans commentaire ! Sur la distance prise aujourd'hui par des scientifiques à l'égard d'un certain type de « rationalité » abstraitement et exclusivement *scientifico-technique*, voir *infra*, notes 4 et 8.

leurs réflexions mettent en garde contre le danger des abus de toutes sortes qui peuvent être faits du « scientifico-technique », en en montrant, précisément, les limites *intrinsèques*, ou les *déviations* actuelles.

8. Un article récent d'André Leroi-Gourhan, titulaire de la chaire de préhistoire au Collège de France, en dit long en ce sens. Nous ne résisterons pas à l'envie d'en citer ici de larges extraits.

> Il est de plus en plus difficile de pratiquer la recherche dans le domaine des sciences où l'homme est pris comme élément fondamental de l'humanité... L'intérêt des sciences humaines est admis, mais la responsabilité à leur égard n'est que très incomplètement assumée. La société moderne, à travers la psychologie et la sociologie, a pris les recettes susceptibles d'une adaptation immédiate dans les techniques de manipulation des masses, reléguant dans la pénombre honorifique de la recherche fondamentale l'étude de l'homme total, dont l'aventure commence il y a trois millions d'années et s'étend des régions arctiques jusqu'au fond des forêts équatoriales... On se préoccupe encore presque exclusivement de la société et le moins possible de l'homme, on s'attache à considérer les masses humaines comme plates-formes socio-économiques et non les groupes humains comme formules d'équilibre bio-économique. Cette attitude n'est pas la marque d'un milieu ethnique déterminé, elle affecte à des degrés variés, indistinctement, toutes les sociétés industrielles, entraînées dans le cycle d'une production toujours accrue de biens destinés à répondre aux besoins de foules en état de prolifération incontrôlée. Elle affecte aussi les autres sociétés, comme le rêve d'un idéal de progrès. Il y a quelques années, on pouvait encore ignorer, de bonne foi, le vrai visage des sociétés industrielles ; on sait aujourd'hui que l'écart entre surdéveloppés et sous-développés n'a aucune raison de se combler spontanément et que, de surcroît, une simple question de combustible peut mettre immédiatement en cause les équilibres économiques les plus affirmés... Il est trop banal de dire que l'humanité n'est plus à la dimension de l'homme, il l'est à peine moins de dire que nous avons provoqué l'effondrement et la disparition de nombreuses civilisations qui, chacune à sa manière, possédaient un équilibre que nous avons méprisé parce que nous étions convaincus de la supériorité globale de notre civilisation... Mais devant les résultats souvent décourageants de notre propre évolution, devant l'échec du contact entre notre civilisation et celle des grandes masses dont le développement était encore récemment étranger au nôtre, on peut se demander s'il ne nous manque pas les instruments d'une compréhension authentique de la qualité humaine. On peut se demander s'il n'est pas temps de prendre conscience du fait que les sciences humaines les plus gratuites seront probablement considérées dans une génération comme celles qu'il aurait été le plus utile de développer. Lourde sera alors notre responsabilité d'avoir compris trop tard que l'homme devait être étudié avant tout comme être humain et non pas, par priorité, comme un client possible [4].

4. Voir *Le Monde*, 27 mars 1974, p. 17. — A de telles mises en garde générales, mais combien éloquentes, on pourrait joindre quelques remarques incisives adressées à plusieurs sciences de l'homme, remarques telles qu'on en relève

9. Parmi les mises en garde actuelles relatives aux sciences de l'homme en particulier, il est intéressant de verser au dossier l'avis de René Thom qui vient de collaborer au dernier volume, déjà cité, de l'*Encyclopaedia Universalis* (17, 1973, p. 5-10). Dans *La science malgré tout...* (*sic* ; p. 8 ss), il fait porter sa réflexion sur les sciences humaines, en s'efforçant d'exposer le *pour* et le *contre*. « En faveur des sciences humaines, on peut présenter les deux arguments suivants... Certaines analyses en économie, en sociologie, en histoire sont d'une finesse et d'une solidité étonnantes. Toutefois, la lecture de ces textes laisse le plus souvent le savant formé dans les sciences exactes dans un état d'insatisfaction prononcée ; il n'y verra souvent qu'une « méthodologie pour une discipline imaginaire ». Les sciences humaines (sociologie, ethnologie, histoire...) ne sont-elles pas essentiellement des théories sans pratique, par opposition aux sciences exactes qui, elles, sont le plus souvent des pratiques sans théorie ? Les sciences humaines peuvent se targuer de succès indiscutables : la linguistique formelle et, dans une mesure peut-être plus discutable, mais néanmoins hautement significative, l'analyse

---

dans *La philosophie des sciences sociales* publiée en 1973 chez Hachette sous la direction de François Châtelet (cf. notre article dans *NRT*, 1974, 1067-1078). En ce qui concerne la psychologie, il est assez piquant de voir les psychologues se donner eux-mêmes bonne conscience en décernant à leur propre discipline un statut de « scientificité » qu'à leurs yeux la psychanalyse n'a pas (ou pas encore, s'ils pensent qu'elle puisse en acquérir un !). Il faut, sur le sujet, lire un entretien publié dans *L'Express* et repris dans *L'Express va plus loin avec ses théoriciens*, Paris, Laffont, 1973 ; dans cette interview, Jean Piaget répond à une question relative à la psychanalyse : « Ce qui lui manque, c'est le contrôle. Je ne pense pas que ce soit encore entièrement une science... » (p. 121). — Si l'on poursuit dans cette voie, on serait conduit nécessairement à poser le problème de l'idéologie et des dangers qui guettent alors les sciences de l'homme ; dangers dont un scientifique comme Pierre Thuillier n'hésite précisément pas à dire qu'ils sont très graves. Mais nous ne pouvons entrer ici dans la complexe et difficile problématique des rapports du *scientifique* et de l'*idéologique*. Un volume suffirait à peine à en exposer l'essentiel. Nous espérons cependant en dire, un jour, quelque chose. Nous avons d'ailleurs déjà écrit quelques articles qui commencent un certain déblaiement préalable du terrain ; ainsi *Aperçus sur des recherches actuelles relatives aux relations entre le scientifique et l'idéologique à l'œuvre dans les sciences, et particulièrement les sciences de l'homme*, dans *Tijdschrift voor Filosofie*, 1970, 740-790 ; *Rapports de l'idéologique et du scientifique chez Althusser d'après ses écrits les plus récents (1968-1970)*, *ibid.*, 1971, 279-376, suivi d'une courte *Bibliographie*, 376-382 ; *Autour d'Althusser*, dans *Archives de philosophie*, 1972, 127-148 et 611-648 ; *L'évolution actuelle de la problématique relative à l'idéologie d'après Monsieur Daniel Vidal*, dans *Tijdschrift voor Filosofie*, 1972, 282-322. — Parmi les travaux plus récents, lire p.ex. *L'idéologie* (« Logos ») de Michel Vadée, Paris, PUF, 1973 ; *Sociologie et idéologie*, de Michel Dion, Paris, Editions spéciales, 1973 ; *L'ère idéologique*, de Claude Lefort (déjà cité plus haut), dans l'*Encyclopaedia Universalis*, vol. 17, 1973. Ajoutons un article que nous n'avons pu citer non plus dans notre *Bibliographie* : Jean-Pierre Siméon, *Pensée et idéologie*, dans *Esprit*, n° 410, janv. 1972, 31-43 ; enfin un volume plus ancien peut également montrer la présence de l'idéologique dans différentes disciplines ; il s'agit de *Les idéologies*, Paris, Desclée De Brouwer, 1971 (ouvrage collectif).

structurale des mythes de Lévi-Strauss. Ce sont là des disciplines qui ont valeur de paradigme : elles montrent la voie dans laquelle peut s'engager une analyse purement structurale, morphologique d'un donné x empirique. L'exemple qu'elles donnent n'a pas encore été suffisamment médité par les savants des autres disciplines. Au début, assez naïvement, beaucoup de théoriciens des sciences humaines pensaient pouvoir y introduire les méthodes précises et quantitatives des sciences exactes : très certainement cet espoir doit être abandonné, et l'on peut s'attendre, au contraire, à voir s'infiltrer dans les sciences exactes — dans un avenir peut-être pas trop lointain — les méthodes d'analyse fine, qualitatives et un peu floues des sciences humaines. Néanmoins, les sciences humaines manifestent de sérieuses lacunes : beaucoup d'entre elles sont incapables de préciser leur objet. Qu'est-ce, par exemple, qu'un fait historique ?... La théorisation structurale, rencontrée dans les exemples évoqués plus haut (linguistique formelle, analyse des mythes), ne dispose d'aucun fondement épistémologique. Le savant fait choix de telle ou telle structure selon ses besoins, et ne peut justifier son choix que par l'accord a posteriori du schéma abstrait avec la morphologie empirique. D'où le statut ambigu d'une notion comme celle de causalité, notion à laquelle il est impossible de renoncer si l'on veut comprendre, mais néanmoins irréductible à une interprétation purement structurale (ou morphologique). On touche là au problème de la justification dynamique des structures, problème que seule, me semble-t-il, la théorie des catastrophes — ou toute théorie apparentée qui explique l'émergence du discret au sein d'un milieu continu — est en mesure d'aborder » (p. 8).

Le jugement général de R. Thom, tel qu'il vient d'être rapporté, laisse donc voir à la fois et les ombres et les lumières ; il est formulé de façon nuancée, mais qui n'interdit pas certaines propositions assez sévères à l'adresse des sciences humaines. Ne dit-il pas qu'elles « souffrent de sérieuses lacunes » parce que, par exemple, « beaucoup sont incapables de préciser leur objet » ? Par ailleurs, n'écrit-il pas aussi qu'elles sont « des théories sans pratique, par opposition aux sciences de la nature qui, elles, sont le plus souvent des pratiques sans théorie » ? Ne souligne-t-il pas l'ambiguïté même de la notion de *causalité* par rapport à ces mêmes sciences humaines ? En fait, avoue-t-il, le savant formé dans les sciences exactes se trouve en face d'elles en un « état d'insatisfaction prononcée. Il n'y verra souvent qu'une méthodologie pour une discipline imaginaire ». Disons donc que, *au minimum*, il y a dans toutes ces affirmations de R. Thom de quoi mettre en garde le lecteur le plus enclin à admirer sans critique les succès des sciences de l'homme... Et que dire, si l'on **poursuivait la lecture de son exposé !**

Celle-ci est profondément apte à démystifier *la* Science comme « Unique Maîtresse Suprême de la Vie de l'Humanité » — un slogan depuis longtemps éculé. Ecoutons plutôt ce qui suit et que nous extrayons de la section *De la science à la philosophie* (p. 10) : « Si la science, comme nous le préconisons, va s'efforcer de percer la nature de l'être, elle ne pourra sans doute pas répondre aux inquiétudes métaphysiques de l'homme, à ses questions sur la destinée, sur le sens de la vie, etc. Elle aura cependant l'avantage de fournir le faisceau de connaissances fondamentales acceptables par tous et communicables à tous. Très probablement le clivage « science-philosophie », si cruel de nos jours, va s'atténuer. Il était de bon ton — et il l'est encore sans doute — dans les milieux scientifiques, de dauber sur la philosophie. Et cependant, qui pourrait nier que les seuls problèmes réellement importants pour l'homme sont des problèmes philosophiques ?... Mais le temps est proche où les problèmes philosophiques pourront être attaqués par des méthodes scientifiques. Ils ne seront plus laissés à l'intuition toute personnelle du philosophe, mais pourront être dans une certaine mesure « formalisés », objets d'une approche structurale. Bien mieux, on s'apercevra que certains sujets, en apparence purement scientifiques, ne peuvent être correctement posés que dans un cadre de présupposés philosophiques (par exemple, la formation de l'idée d'espace chez l'enfant). Utopie, dira-t-on ? Une chose, en tout cas, est certaine : la science ne pourra plus longtemps offrir le spectacle qu'elle donne actuellement : une institution sociologique atteinte de gigantisme, déchirée par ses factions, ses rivalités internes, souvent sordides... A l'heure qu'il est, ce sont des fonctionnaires politiques, des administrateurs incompétents qui rendent les arbitrages lors des attributions de crédits entre les diverses disciplines. Pourquoi laisser ces choix résulter de luttes anarchiques, mesquines ou violentes ? Le seul critère permettant d'obtenir une certaine objectivité résulte de considérations méta-scientifiques (comme il y a une méta-mathématique pour régir le raisonnement mathématique)... Un peu d'ascèse ne lui sera sans doute pas inutile. Si, comme je veux le croire, cette nécessaire mutation s'accomplit, ne pourra-t-on pas dire alors de la science qu'elle reste l'espoir de l'homme ? » (p. 10) [5].

5. R. Thom est aussi l'auteur d'un très bon article intitulé : *La linguistique, discipline morphologique exemplaire,* dans *Critique,* n° 322, 1974, 235-245. Les notations et réflexions relatives à l'*explication scientifique* et à la nécessité d'une « réestimation fondamentale des buts de l'entreprise scientifique elle-même » sont très éclairantes et susceptibles de faire saisir l'évolution actuelle des disciplines humaines sous l'influence de la linguistique. D'un tout autre point de vue, c'est aussi ce que montre excellemment Michel Serres dans ses volumes intitulés : *Hermès ou la communication* : I. *La Critique* ; II. *L'Interférence* ; III. *La Traduction,* Paris, Ed. de Minuit, 1968, 1972, 1974. Ce sont

10. Pour terminer notre première approche des problèmes et montrer le bien-fondé de la nécessité d'une démystification de « la Science », dont on a pu dire à juste titre (Althusser) qu'elle était une notion *idéologique,* il paraît indiqué de faire appel au témoignage d'un épistémologue parmi les plus au fait des problèmes posés par la scientificité d'une science et aussi parmi les plus conscients des limitations intrinsèques de la recherche scientifique, voire de ses dangers. Il est de ceux qui ont le mieux mis en lumière la nécessaire *pluralité* des disciplines scientifiques et le rôle que chacune d'elles peut remplir à l'égard des autres, sans devenir jamais, toutefois, une « reine des sciences », ayant un *soi-disant* « droit de regard absolu » sur les autres. Toute science, pour Michel Serres, se révèle en effet ce qu'elle est : essentiellement un point de vue relatif et limité sur le monde. Dans son dernier volume, *La Traduction* [6], on peut lire ceci qui est essentiel : « Il est possible que la théorie de la science n'ait plus d'autre chose à dire en général sur elle que de *désigner* l'émergence, *en toute région,* d'un jeu de *limitations* propres à chacune d'elles... Tout se passerait alors comme si l'épistémologie essentiellement devait se transformer en théorie générale des *limitations effectives* » (p. 96). Il faut rapporter ici la pensée de M. Serres sur les quelques points suivants (extraits de *L'Interférence* ; cf. n. 5).

a. « Ma thèse, fort simple, écrit-il, est celle-ci : le phénomène le plus remarquable du *nouveau nouvel esprit* est l'effondrement de la partition qui faisait naguère de l'encyclopédie une association de cellules. Par des chemins qu'il projetait aveuglément, les sciences en sont venues à un état que Leibniz décrivait : elles forment, ou tendent à former, un « corps continu comme un océan », qu'il est arbitraire de diviser en mers Ethiopique, Calédonienne, etc. Ce continuum est le siège de mouvements et d'échanges : méthodes, modèles, résultats circulent partout en son sein, exportés ou importés de tous lieux en tous lieux, de manière incessante selon des lignes de parcours souvent réglées, parfois capricieuses : réseau ou filet dans la mer. Le *nouvel esprit* se concentrait en une philosophie du non ; le *nouveau nouvel esprit* se développe en une philosophie du transport : intersection, intervention, interception. Cette philosophie parle des sciences, mais elle n'est pas muette sur le monde qu'elles expriment ou instituent, sur le monde des choses et le monde des hommes » (p. 9-10).

b. Par ailleurs, « si ... toute région est une complexion, et connecte en soi de multiples liaisons, venues du pourtour de l'encyclopédie, ou allant vers ce pourtour, elle est, *quodammodo,* une science des sciences ; elle tend à devenir un point de vue sur le monde encyclopédique. Elle est alors épistémologie régionale deux fois : et d'elle-même selon la duplication et la fermeture, et de

---

des travaux d'épistémologie capitaux et combien révélateurs. Sur *La Critique* nous avons écrit quelques pages dans la *Revue Philosophique de Louvain,* 1972, 465-479 ; nous allons, dans les pages suivantes, faire appel aux volumes II et III.

6. Voir la fin de la note précédente.

la science en général à partir d'elle-même et dans son propre langage, selon la connexion et l'ouverture ; si toute région est une intersection, un nœud d'interrelations, elle finit par contenir, au moins aveuglément, une interprétation de l'ensemble des domaines qu'elle mobilise, d'un biais ou d'un autre. Parmi la dizaine des sens retenus au cours de la variation sur la science des sciences, ce dernier me paraît digne de remarque : il tend à élargir le spectre épistémologique traditionnel, sous le signe de la multiplication. Il résout en rigueur le paradoxe de l'épistémologie intérieure ; on ne parle plus de la science du dehors, mais sous le point de vue et dans le langage de chaque région. Si donc la logique, si les mathématiques, enveloppent une ou plusieurs théories sur elles-mêmes et sur le tout du savoir, il n'en est pas autrement de la « physique » — théorie de l'information —, voire de la cosmologie, des régions avoisinant la chimie et la « biologie », de la linguistique ou de la sociologie... Il ne faut pas hésiter à dire qu'il n'y a pas de science-reine, qu'il ne saurait exister de hiérarchie de la simplicité à la complication, de sorte qu'il est urgent de fonder une épistémologie pluraliste, développant un spectre complet, de la logique de la science à la linguistique et à la sociologie de la science. Et c'est justement à ce bénéfice que la science est unitaire ou systématique, et non sous l'œil hautain d'une discipline posée, de droit divin, au haut d'une hiérarchie ; unité visée d'une multiplicité de points de vue, dont chacun jouit sensiblement de la même puissance de généralité que les autres. L'unité de circulation, l'épistémologie pluraliste, la philosophie du transport, *ruinent sans retour tout dogmatisme*. Reste à projeter une épistémologie comparée, sans réduction ni référence, de tous ces langages désignant à l'envi un même horizon de pertinence » (p. 11-12).

c. « Je tiens pour thèse que l'épistémologie a pour objet électif l'insu de la science, plus peut-être que la science même, si du moins elle se refuse à demeurer la pure copie de l'épistémologie régionale que toute science exerce désormais sur elle-même » (p. 23).

d. Ce qui précède permet de comprendre ceci : « Chaque domaine, dans sa systématique propre, fait circuler un type autonome de vérité ; chaque domaine a une philosophie des rapports de sa vérité à son système, et de la circulation le long de ces rapports ; de surcroît, il exhibe des types singuliers d'ouverture sur les autres domaines, qui font de lui une épistémologie régionale du système de la science. En un sens tout nouveau, chaque science est science des sciences, point de vue de fait sur l'encyclopédie et point de vue de droit, au moins aveuglément. Il faut décidément ouvrir un nouveau spectre épistémologique, et lire des couleurs que nos préjugés effaçaient » (p. 31).

e. Si l'on accepte ce qui précède il est possible aussi de mieux saisir le sens d'un paragraphe de M. Serres consacré au pluralisme : « Le pluralisme culturel défait l'appropriation humaine, en tant que l'homme était supposé une nature. Mais il y a plus, et plus radical : le pluralisme épistémologique, le relativisme gnoséologique, la reconnaissance de la décentration définitive du corps global du savoir, la découverte d'une méthode non référenciée défont l'appropriation humaine, en tant que l'homme était supposé sujet pensant » (p. 149).

f. Il s'ensuit également ceci : « d'une part, la condition de possibilité de tout savoir en général réside dans l'espace transcendantal de la communication ; d'autre part, la condition de possibilité de la situation monadique elle-même réside dans le même espace. L'existence du sujet situé, l'opération du sujet pensant, **ne sont possibles que par la communication. L'ego du cogito, l'ego du vécu ne sont rien sans sa possibilité » (p. 153).**

g. *Conclusion générale :* « Qui suis-je encore ? Une virtualité discontinue de tri, de sélection dans la pensée intersubjective, certain Démon qui sépare les modulations du bruit mondial, un échangeur pour messagers. Je suis l'intercepteur du nous. La conscience est le savoir qui a pour sujet la communauté du nous. La communication crée l'homme ; il peut la réduire, non la supprimer sans se supprimer lui-même » (p. 155).

h. C'est dans la foulée de ces réflexions sur la science que M. Serres nous met en face de la « rationalité scientifique » dans ce qu'elle a de *spécifique* et devant certaines conséquences éventuelles. Nous ne citerons ici, étant donné notre but, que ce qui est relatif à la *Thanatocratie*. La substance en avait déjà paru dans la revue *Critique* (mars 1972, 210-226). Pour qui sait lire, elle constitue une mise en accusation des plus féroces des abus du scientifico-technique.

Tout d'abord, il s'agit donc de bien se rendre compte du type de rationalité qu'apporte la science ; car, d'entrée de jeu, cela interdira de la considérer comme *seule* capable de construire le Monde et de fixer les destinées de l'Humanité !

> La rationalité du savoir n'est pas si difficile à définir que l'on croit. La science est la communication optimale. L'universalité virtuelle de son discours et de sa pratique est antérieure aux certitudes qu'elle procure. Seule une philosophie référée au sujet, c'est-à-dire idéaliste, peut renverser cet ordre. Lorsque je dis : je t'aime, et dans le meilleur cas, rien ne peut m'assurer d'être vraiment compris. L'incertitude est insurmontable. Je crois bien, hélas, qu'il n'y a pas, qu'il n'y aura jamais de contrôle en retour. Et le mot est hideux en cette affaire miraculeuse. Lorsque je dis un théorème, je puis m'assurer indéfiniment que le message émis est reçu et assumé de part en part. La vérité scientifique est identiquement la possibilité toujours offerte d'un contrôle en retour. L'ensemble de ces contrôles fonde la rationalité scientifique. Et c'est pourquoi Platon et non un autre l'a réellement fondée, par une philosophie où dialoguent des rôles et des contre-rôles. Toute rupture de dialogue, tout écart sur le contrôle, ruinent la rationalité. Cette rupture se nomme le secret. Dès qu'il y a secret, il n'y a plus de science. Des savoirs efficaces, peut-être, mais non plus de rationalité fondatrice... (211-212).

Cette allusion au secret est assez claire ; secret scientifique signifie alors : efficacité des armes de guerre, combat pour le pouvoir ; et la rationalité vraie a disparu ! Par ailleurs, il ne faut pas demander à la rationalité scientifique ce qu'elle ne peut donner. Mais il y a plus encore, et la fin de l'article l'exprime de façon apocalyptique. Or, venant de la part de quelqu'un qui sait ce qu'est la science, un tel cri d'alarme mériterait d'être entendu sans équivoque : « L'humanité n'a su ni pu produire un seul objet aux dimensions physiques du monde qui travaille à son bénéfice. Que je sache, elle paraît, là, désigner sa vérité. Je ne sais s'il y a eu un péché originel, comme

le racontent, avec une rare constance, les mythes et les philosophes, mais qui ne voit, devant nous, l'erreur finale, gigantesque, où notre passé entier se projette ? Où nos petits gestes accumulés sur des millénaires se somment et se consomment en un modèle géant. Dernière contradiction, dernière pour toutes les dimensions, espace, temps, travail, énergie..., monde, histoire... Fin dernière. Je ne vois pas comment il est possible de penser quoi que ce soit, de travailler à quoi que ce soit, sans se référer à elle. Condition, désormais, de toute théorie et de toute pratique. Mais qui accepte de la voir ? » Rien ne manque à cette mise en garde, pas même l'allusion au mythe !

Pour qui n'aurait pas encore saisi les enjeux, nous citerons en terminant la page suivante qui fait allusion aux crimes commis « grâce » à la science et à des scientifiques :

> Comment comprendre que la science ait collaboré si aisément à ces monstrueuses entreprises ? Il ne faut pas compter pour raison cette lâcheté quotidienne des médiocres en foule qui répandent le vinaigre à quelques centimètres de leur puissance pour satisfaire leur agressivité de pion et pour défendre le tracé de leur niche, de leur spécialité. De fait et de nature, c'est-à-dire pour l'histoire et pour l'épistémologie, la science doit son efficacité aux principes posés durant l'entracte positiviste. J'entends par là les réductions qu'elle a opérées sur l'ensemble de ses finalités. Il est connu que pour réussir à merveille dans une pratique donnée, il est indispensable de désinvestir sur la réussite elle-même : qui trop désire mal étreint. La science a reconnu qu'il lui fallait se priver des questions : pourquoi ? se limiter aux questions : comment ? Par cette contraction et quelques autres de la même famille, elle est devenue opérationnelle. Elle est devenue un outil ; mieux, l'outil de tous les outils. Elle doit sa puissance et son efficacité pratique à ces décisions opératoires. Cela est d'évidence, comme une tautologie. Mais alors, un instrument pourquoi ? Pour quoi faire et pour qui ? Voyez le danger : la réduction du questionnaire appliqué aux objets rejaillit sur l'activité globale du questionnaire. De même que la science cherche à reconnaître comment les phénomènes se produisent et non pourquoi, de même elle en vient à concevoir comment elle fonctionne elle-même et non pourquoi. Son objet, oui, est privé de projet : elle-même, tout à coup, est un objet privé de projet. Un instrument polyvalent sans fin (207).

Moralité évidente : ce n'est pas la raison *scientifique* qui peut poser les fins [7]. Le témoignage éloquent de M. Serres, sur lequel

7. Les problèmes posés par la fin de la science et les fins de l'homme dépassent la science. Une morale *à proprement parler* scientifique n'est pas possible. A ce sujet, voir quelques renseignements bibliographiques et quelques options dans l'*appendice* de notre article *Le problème des « limites » respectives de la philosophie et de la science devant la montée actuelle des sciences de l'homme,* dans *Science et esprit,* 1968, 195-223 et 409-432. L'appendice s'intitule : *Sciences de l'homme et morale,* 426-432. Citons spécialement un des titres de

nous terminerons cette *approche* de plusieurs problèmes importants touchant à la nécessité actuelle d'une « démystification » des sciences, et particulièrement des « sciences de l'homme », nous paraît être spécialement à retenir et à méditer : non certes pour en arriver à une mise en question polémique et abusive du scientifique dans le monde actuel, mais pour le remettre à *sa vraie place.* Son « efficacité » est une richesse et nous éblouit aisément : le tout est de savoir « ce qu'on en fait » et « pourquoi » [8] ...

B 1040 Bruxelles
rue Leys, 5

J. D. ROBERT, O.P.

---

notre bibliographie : B. QUELQUEJEU, *Peut-on abandonner l'homme aux mains des scientifiques ?*, dans *Sciences de l'homme ? Mystère de l'homme ?*, Paris (35, rue de la Glacière), *Groupe de Recherche et de Documentation,* Document 32, pp. 49-86 (s.d.). Le danger qu'il y aurait à « abandonner l'homme aux mains des savants », comme s'exprime le P. Quelquejeu, c'est que, ceux-ci ne répondant pas à certaines « demandes » exigeantes des hommes, ces derniers, comme on l'a vu plus haut, se tournent, en désespoir de cause, vers l'astrologie ou des « sciences » du même ordre. Il nous semble que le texte suivant de Jean-Pierre Vernant (*Les nouvelles littéraires,* 1974, n° 2449, 3) est, à cet égard, assez révélateur : « Essentiellement, si l'astrologie a pris le pas sur d'autres formes de divination, c'est qu'elle s'est parée des dépouilles de la science, échappant ainsi au rituel de la superstition. Et, fondamentalement, ce que demandent les consommateurs d'astrologie, ce sont des assurances et des règles d'action dans les domaines que la vie industrielle a livrés au chaos, ouvrant ainsi d'immenses zones d'irrationalité complète. L'astrologie prétend même exposer aux gens ce qu'ils sont, explorer infailliblement d'eux-mêmes ce qui leur est à eux-mêmes opaque, fuyant, incertain.... tous aspects interrogatifs qui avaient d'abord été pris en charge par la religion, dans une large mesure : aujourd'hui, la vie et l'organisation religieuses se sont en quelque sorte purifiées, purgées de ces aspects que l'astrologie reprend à son compte. L'Eglise refuse désormais de répondre aux questions de cette nature ; le consultant interroge les astres ».

8. La « distance » plus ou moins grande qui est prise aujourd'hui à l'égard du scientifico-technique quel qu'il soit (sciences naturelles ou sciences de l'homme) nous est éloquemment révélée par des « sommités » dont les témoignages ont paru dans *L'Express* de 1967 à 1971 et ont été réunis en un volume, *L'Express va plus loin avec ses théoriciens* (cité *supra,* note 4). Ce sont des scientifiques qui parlent ; ils savent de quoi ils parlent et ils se montrent inquiets à plus d'un titre, tout en maintenant que malgré tout la science reste indispensable.